

*Aux familles de mes douze petits-enfants.  
Puissent-elles demeurer tissées serré,  
telles que je les connais présentement.*

*L'absence unit et désunit, elle rapproche aussi bien qu'elle divise, elle fait se souvenir, elle fait oublier. Les chaînes composées de la sorte à notre insu [...] sont comme un insaisissable rayon qui va de l'un à l'autre, et ne craignent plus rien, ni des distances ni du temps.*

Eugène Fromentin,  
*Dominique*

## CHAPITRE 1

Une heure... Une heure et demie... Une heure quarante-cinq du matin et Rémi n'était toujours pas rentré. Elle lui avait pourtant dit de revenir avant minuit. Après tout, il s'agissait simplement d'un souper, et un souper, ça ne se termine pas à deux heures du matin, sapristi ! Marjolaine avait beau se dire que la jeunesse a l'oubli facile et la résistance impuissante devant le fruit défendu, elle ne tenait plus en place.

L'attente et surtout l'inquiétude lui devenaient de plus en plus insupportables, ces derniers temps. Le même scénario se reproduisait trop souvent. Une fois encore, elle fit en soupirant, suivie de Jack, la navette entre la fenêtre du salon et son fauteuil à bascule où elle retrouvait son livre avec un soulagement momentané. Le chien, lui, dans l'attente impatiente de son jeune maître, ne cessait de se lamenter.

Si au moins ils habitaient dans une rue passante, le va-et-vient des automobiles sèmerait quelque espoir de temps à autre. Mais, sur la petite rue Durham, ce cul-de-sac trop tranquille du nord de Montréal, rien ne se produisait. Aucun bruit, aucun passant, pas

même une malheureuse chatte pour lancer ses lamentations aux matous du quartier et dont la vue pourrait distraire Jack, le labrador gardien des lieux. Chaque fois qu'elle appuyait sa tête contre la vitre dans l'expectative de voir apparaître des phares pour éclairer enfin le trottoir d'en face, Marjolaine ne percevait que les poubelles de ses voisins montant paisiblement la garde sous les lampadaires, devant l'alignement de duplex aux fenêtres éteintes.

À bien y songer, cet enfant-là lui en faisait voir de toutes les couleurs depuis quelques mois déjà. Des couleurs belles et vives parfois, mais le plus souvent sombres et discordantes. Brillant, confiant, premier de classe et fonceur comme son frère aîné, François, le cher Rémi ne manquait pas, d'un autre côté, d'insolence et de témérité. Ni d'insubordination ! Elle n'aurait pas dû lui prêter sa voiture. Pourtant, à presque dix-huit ans, plusieurs de ses copains possédaient déjà la leur ou empruntaient sans aucune restriction celle de leurs parents.

Pour cette soirée-là, Rémi avait insisté pour utiliser la Ford de sa mère et « faire le taxi pour ses amis ». Après tout, il leur devait des dizaines de *lifts*, ce n'était que juste et équitable de contribuer parfois au transport de sa gang, lui aussi. Sauf qu'il s'agissait d'un repas d'anniversaire dans les Laurentides. Pas question, bien sûr, de le laisser conduire la luxueuse Audi de son père. Mieux valait lui confier la vieille voiture d'occasion de sa mère. Évidemment, tel que convenu habituellement, tout le monde pourrait boire au cours de la soirée sauf le conducteur. Malheureusement, Marjolaine mettait en doute les capacités de son fils de s'interdire sérieusement d'ingurgiter de nombreuses bières ou de fumer quelques joints. Ou pire...

L'autre soir, il était rentré complètement ivre, tenant à peine sur ses jambes et affichant un regard de noyé. Elle l'avait disputé et lui

avait fait la morale, mais il avait levé les yeux au ciel en poussant des soupirs d'exaspération.

— Ben quoi ! J'ai pas bu tant que ça ! T'exagères toujours, la mère !

Elle en avait ras le bol de ces « Ben quoi ! » soi-disant justificatifs. Si la société avait décrété que l'âge adulte débutait à dix-huit ans, Marjolaine avait sa petite idée là-dessus ! À ses yeux de mère, dix-huit ans était synonyme de trois pour cent de maturité et de deux pour cent de sagesse, le reste consistant à mordre inconditionnellement dans la vie en accumulant les expériences. Toutes sortes d'expériences ! Les anglophones, eux, avaient au moins la lucidité de considérer leurs jeunes comme des *teenagers* jusqu'à l'âge de vingt ans !

Deux heures du matin et toujours rien. N'eût été le livre passionnant la tenant en haleine entre deux épisodes d'anxiété, Marjolaine serait devenue dingue. Mais l'autobiographie romancée du pianiste croate Ivan Solveye la transportait en quelques secondes en d'autres temps et à l'intérieur d'une autre maison quand, à Dubrovnik, en 1991, le jeune homme, à peu près à la même heure de la nuit, avait vécu un drame d'une tout autre ampleur.

*Je n'osais bouger. Le moindre mouvement risquait de me trahir. À peine avais-je eu le temps de suspendre mon gilet dans la penderie, à l'entrée de la maison, que j'avais remarqué une série de voitures de l'armée populaire yougoslave en train de se garer devant la porte. Était-ce l'instinct ou un ange qui m'en avait donné l'idée ? Je ne sais trop, mais je m'étais aussitôt glissé au fond du placard, derrière les manteaux, en refermant la porte sur moi. Ni vu ni connu.*

*Quelques instants plus tard, mon père et ma mère, menottés et bâillonnés, passaient sans le savoir devant moi, dissimulé dans la penderie, et ils quittaient la maison sous les cris et les poussées*

*agressives des soldats. Pendant des années, ils avaient ouvertement milité pour l'indépendance de la Croatie, et ils allaient le payer de leur vie, aucun doute là-dessus ! Derrière la porte, je me mordis les lèvres pour ne pas hurler, convaincu de ne plus jamais les revoir. Cette immobilité et ce silence effroyables m'ont sauvé la vie. J'avais presque vingt ans.*

Brusquement, Marjolaine interrompit sa lecture et commença à se poser des questions. Elle, en cette nuit même, allait-elle enfin revoir son fils ? Épuisé, l'esprit en déroute de la mère oscillait entre le poignant récit du Croate et la réalité présente, entre la stupeur de découvrir le drame vécu par le célèbre musicien durant son adolescence et la crainte qu'un accident ou un incident fâcheux ne soit arrivé à Rémi, son coquin de fils.

N'y tenant plus, elle referma bruyamment son livre. Un autre claquement provenant de l'extérieur fit aussitôt écho à celui du bouquin et produisit en elle une onde de soulagement. L'excitation de Jack confirma la chose : quelqu'un refermait la portière d'une voiture garée devant la maison. Elle sauta sur ses pieds et s'approcha de la fenêtre. Dieu soit loué, il s'agissait enfin de Rémi ! Elle le voyait dans l'ombre, sain et sauf, se diriger lentement, à pas nonchalants, vers l'entrée.

L'espace d'une seconde, elle eut envie de le surprendre sur le pas de la porte et de lui servir le sermon du siècle. Et puis non ! Mieux valait se calmer les nerfs et remettre la dispute au lendemain. « L'important est de garder un excellent contact », avait recommandé le psychologue consulté au sujet de son fils. Il en avait de bonnes, celui-là ! Garder le contact s'avérait déjà difficile, en garder un excellent relevait de l'exploit.

Avant même que le garçon n'ouvre la porte d'entrée derrière laquelle son chien battait de la queue avec frénésie, Marjolaine avait déjà monté les marches à la course et regagné sa chambre à l'étage. Son mari, ce cher Alain, dormait à poings fermés depuis fort longtemps, enveloppé dans son cocon d'indifférence. Qu'à cela ne tienne ! Elle alluma la lampe, tapota ses oreillers et entreprit de se dévêtir. Tant pis si la clarté dérangeait un peu le cher monsieur, il n'avait qu'à se tourner et se rendormir sur ses deux oreilles.

Pourquoi Alain se serait-il tourmenté ? Sa femme s'énervait suffisamment pour eux deux au sujet de leurs enfants ! Il faut dire que leur aîné, François, s'en tirait très bien, inscrit pour l'automne prochain à sa dernière année en techniques de l'informatique. Et, selon le père, il n'existait pas de raison suffisante de s'alarmer pour le benjamin, allons donc ! Rémi finirait par s'aguerrir et faire son chemin tout comme son grand frère. Il fallait que jeunesse se passe, n'est-ce pas ? Ainsi se résumaient la philosophie et les principes d'éducation du père de la famille Legendre.

Éteignant rageusement la lampe, Marjolaine se glissa dans le lit en lui tournant le dos. Incapable de s'endormir, elle ralluma finalement et reprit sa lecture de la vie du pianiste Solveye.

*Mort de peur, tremblant de tous mes membres, je restai au fond du placard pendant plusieurs heures, bien conscient que cette nuit-là représentait un moment crucial de mon existence. Ma sœur, de sept ans mon aînée, donnait des cours du soir dans un collège éloigné de la maison. Souvent, il lui arrivait d'aller dormir chez une amie. Je souhaitai ardemment qu'elle ne rentre pas au bercail ce soir-là.*

*Puis, avant la venue du jour, sans faire de bruit, je traversai la maison sur la pointe des pieds. En me frayant un passage à travers le salon, je remarquai une partition sur le piano : la version pianistique*

*d'un extrait d'une cantate de Jean-Sébastien Bach, Jésus, que ma joie demeure*<sup>♪</sup>. J'adorais cet air, je l'avais toujours interprété comme un cri d'espoir dans les tempêtes de l'existence. Sa découverte me fit l'effet d'une explosion, comme si un rayon de lumière vive m'apparaissait dans l'obscurité, tel un signe de libération. J'étais sauvé! On venait de m'enlever mes parents, mais la musique m'appartenait, et pas une armée au monde, pas une séparation ni un arrachement, si terribles soient-ils, ne réussiraient à m'en écarter. Ça, non, jamais! La musique demeurait en moi, elle vibrait en moi, elle m'habitait et m'habiterait pour le reste de mes jours. Là résidait mon salut.

*Fébrilement, je m'emparai des trois pages et les glissai rapidement sous ma chemise boutonnée jusqu'au collet. Puis, avec le sentiment que la musique faisait corps avec moi et constituait ma force secrète, je sortis par la porte de derrière. Prenant alors mes jambes à mon cou, je m'enfuis à travers les arrière-cours des maisons, sautant les clôtures et longeant les buissons plutôt que de m'engager dans le dédale de ruelles où l'armée devait sûrement exercer une surveillance étroite. Je réussis à me rendre ainsi à la résidence d'amis fiables qui ne me trahiraient pas, j'en avais la certitude. Je ne me trompais pas. Ils m'accueillirent à bras ouverts, malgré leur pauvreté et, surtout, leurs appréhensions d'un nouvel assaut de l'armée dans leur propre demeure. Pas une seule fois ils ne me donnèrent la permission d'utiliser leur téléphone pour tenter de retrouver ma sœur Lydia, au cas où leur ligne serait sous surveillance. Pour me donner du courage, je fredonnais silencieusement la cantate de Bach à toute heure du jour ou de la nuit.*

Une musique d'un tout autre ordre ramena Marjolaine à une réalité bien différente. À presque trois heures du matin, elle eut

---

♪ Pour entendre les deux versions de ce morceau, visitez le [www.quebec-amerique.com/](http://www.quebec-amerique.com/) coupsurcoup et sélectionnez les extraits musicaux n<sup>os</sup> 1 et 2: *Jesus bleibet meine Freude*, BWV147, de Bach.

l'impression qu'un rythme endiablé secouait toute la maison. Ayant réintégré, suivi de son chien, sa chambre au sous-sol sans réaliser que sa mère ne dormait pas, Rémi avait tourné le bouton de sa radio. Marjolaine serra les dents, crispa les poings et tourna sa langue sept fois, avant de dévaler les marches quatre à quatre, incapable de se retenir de lui crier, depuis le haut de l'escalier du sous-sol, de cesser son vacarme.

— Rémi Legendre, ça suffit ! Tu fermes ça ou je te confisque ton système de son pour six mois !

Un silence aussi glacial qu'instantané lui servit de réponse. Elle remonta rapidement dans sa chambre pour affronter un Alain à moitié réveillé et déjà bougonneux.

— Veux-tu bien me dire ce qui se passe, Marjo ?

— Rien, mon cher, rien ! Tu peux te rendormir sur tes deux belles p'tites oreilles bien précieuses.

Le ton sarcastique ne déranger pas l'homme. Il se retourna aussitôt et se rendormit effectivement sur ses deux oreilles, ce qui n'eut pas pour effet d'aider son épouse à retrouver son calme. Il aurait pu demander si leur fils était rentré, quand même ! Elle reprit furieusement son livre mais, n'arrivant plus à se concentrer, elle le referma. Elle ne réussit à plonger dans un sommeil bénéfique qu'après avoir ressassé ses frustrations, ses problèmes personnels et ses difficultés familiales.

Pas facile, la vie de mère, et pas facile, non plus, celle d'épouse d'un homme indifférent. Pas plus facile, d'ailleurs, que celle d'écrivaine, génératrice d'isolement et de solitude. Son refuge béni, pourtant... Si elle adorait son métier de romancière, Marjolaine ne trouvait pas toujours évident de bûcher, seule au monde dans son bureau, et ce, pendant des mois et des mois, voire des années, sur des textes pour

lesquels elle ne recevait ni appréciation immédiate, ni commentaires encourageants de façon continue, encore moins de salaire régulier, contrairement à tous les travailleurs ordinaires de l'univers. La récompense ne venait que des années plus tard, quand elle venait, sous forme de publication et, trop souvent, de maigre rémunération. Il fallait être habité par une folle passion et croire outrageusement en soi pour se lancer dans cette aventure aussi téméraire que merveilleuse.

Ce n'est que tôt le lendemain matin que Marjolaine remarqua, du haut de la fenêtre de sa chambre, l'aile avant droite de sa voiture, abîmée et passablement défoncée. Quoi ! Le petit sacripant avait eu un accident en plus ! Il aurait pu le lui dire, non ? À tout le moins lui téléphoner au cours de la soirée, ou chercher à l'aviser dès son arrivée, cette nuit, avec plus de deux heures et demie de retard. Après tout, cette auto-là ne lui appartenait pas. Merde ! Le chéri avait dû pousser un soupir de soulagement en croyant sa mère endormie. Cela lui avait évité des aveux sur des faits qu'elle découvrirait elle-même le lendemain. Encore beau s'il n'était pas saoul en arrivant... Elle aurait dû lui parler pour vérifier dans quel état il se trouvait en pénétrant dans la maison, ivre et gelé ou parfaitement lucide et à jeun. Frondeur ou repent. Quelle piètre mère elle faisait !

Et maintenant, folle de rage, elle hésitait entre le réveiller immédiatement et s'adresser à un somnambule, ou bien le laisser dormir jusqu'à midi afin de pouvoir l'engueuler vertement quand il serait en possession de tous ses esprits. Existait-il une école pour former des parents bienveillants et parfaits, ouverts, patients, pertinents et adéquats ? Alain, lui, semblait n'avoir rien remarqué sur la voiture de sa femme, ce matin, puisqu'il avait quitté la maison pour son travail sans l'informer de quoi que ce soit.

Mieux valait se changer d'abord les idées et retrouver son calme. Elle se versa une tasse de café et, bien installée dans son fauteuil à bascule, elle ouvrit la radio. Hélas, au lieu de lui remonter

le moral, ce qu'elle entendit lui dressa les cheveux sur la tête. On annonçait que la police recherchait un chauffard, dans la région de Saint-Adolphe-d'Howard, pour un délit de fuite. En effet, le conducteur d'une voiture inconnue, après avoir envoyé un cycliste dans le fossé vers une heure du matin, ne lui avait pas porté secours et avait plutôt poursuivi son chemin sans s'arrêter. Marjolaine tenta de se rassurer. Non, non, le party de Rémi avait lieu à Saint-Sauveur-des-Monts, donc aucune crainte à y avoir au sujet des dommages à sa voiture. Encore une fois, elle s'énervait pour rien. Son fils avait dû tout simplement frôler un poteau de clôture en s'introduisant malhabilement dans une entrée, rien de plus. Elle sortit néanmoins dans la rue pour constater les dégâts de plus près. Hum ! ça avait cogné plutôt dur.

Soudain, une idée la frappa, comme une évidence. Si elle se rappelait bien, Saint-Adolphe et Saint-Sauveur étaient deux municipalités voisines. Qui sait si Rémi n'avait pas décidé de se rendre à Saint-Adolphe pour une raison quelconque au cours de la soirée... Elle se jeta sur son ordinateur, afin de trouver une carte routière de cette région. Non, elle ne faisait pas erreur. Les deux municipalités n'étaient qu'à une vingtaine de kilomètres l'une de l'autre. Elle ouvrit alors la télévision à la recherche de plus de détails sur l'accident en question et se sentit soulagée en apprenant qu'on ne craignait pas pour la vie de la victime, tout de même transportée en ambulance et gardée à l'hôpital pour un temps indéterminé à cause de sérieuses blessures.

Malgré tout, elle décida de réveiller Rémi pour connaître davantage de détails sur sa sortie. Il y avait toujours bien des limites à se montrer tolérante et compréhensive ! La mère parfaite, ce serait pour une autre fois ! Elle se rendit donc au sous-sol et frappa longtemps à la chambre sans obtenir de réponse. En ouvrant la porte, le

garçon qu'elle vit émerger de ses oreillers n'en menait pas large et semblait revenir de loin. De très loin.

— Rémi? Ça va?

— Mmmm...

— Dis donc, tu es revenu plus tard que prévu, hier soir. Tu aurais pu me prévenir. Il ne s'est rien passé de grave, j'espère?

— Mmmm...

— Là, je suis sérieuse, Rémi. Ma patience a ses limites. Réveille-toi et réponds-moi franchement, pour l'amour du ciel! Qu'est-il arrivé à ma voiture? Tu as eu un accident?

— Un accident? Euh... non, j'ai pas eu d'accident! Pourquoi tu me demandes ça?

Cette fois, Marjolaine ne put se retenir et se jeta sur le lit pour secouer énergiquement son fils.

— Hé! J'exige une réponse honnête, Rémi Legendre, tu m'entends? D'où viennent les dommages sur mon auto?

— Je l'sais-tu! Quelqu'un a dû la frapper en sortant du stationnement. Me suis aperçu de rien, moi!

— Quel stationnement? À Saint-Sauveur ou à Saint-Adolphe?

— À Saint-Adolphe? Chus pas allé là, moi!

— As-tu pris de l'alcool, hier soir, Rémi? Ou pire, de la drogue? Tu es rentré à deux heures et demie du matin alors que je t'avais imposé un retour à minuit. Je veux des explications, et des vraies!

— Tu m'avais dit minuit? M'en suis pas rappelé, c'est tout!

La mère sentit une moutarde encore plus piquante lui monter au nez. Avant de quitter la chambre, elle se retourna d'un bloc, mains sur les hanches.

— Bon, c'est fini, tu ne te serviras plus jamais de mon auto. F-I-FI, N-I-NI! Trouve-toi un boulot dans un dépanneur, pis paye-toi-z'en une!

— Ben quoi? J'ai rien fait, m'man, j'te jure!

— Tes serments, j'y crois plus!

Marjolaine remonta l'escalier en fulminant, se sentant plus désespérée que jamais. Après un deuxième café, elle prit une décision, tout en se traitant de pessimiste. Se fiant à son intuition féminine, elle opta pour faire réparer la voiture immédiatement. Si l'état du cycliste blessé la nuit dernière se détériorait, ou pire, s'il rendait l'âme, les policiers se mettraient à enquêter plus sérieusement. Et si jamais son fils, dans un état d'ébriété avancée, avait malencontreusement frappé cet individu sans trop s'en rendre compte, aucune preuve n'existerait plus sur l'automobile. Sans même téléphoner à Alain à son bureau pour lui demander son avis, lui qui n'était au courant de rien et semblait s'en fiche de toute façon, elle se rendit aussitôt au centre de réparation de carrosserie le plus près.

Quelque peu découragée lors de son retour à pied du garage, Marjolaine se mit à tourner en rond dans la maison, d'autant plus que Rémi persistait à demeurer dans son lit à l'heure du dîner. Et ses cours au cégep, il s'en fichait aussi? Elle se mit à manipuler bruyamment ses casseroles. Mille six cents dollars bien comptés, payables à la livraison de la voiture dans trois ou quatre jours, cela lui paraissait plutôt difficile à digérer.

Voilà comment une mère – une très sainte mère, disons-le! – réparerait les bêtises de son vaurien de fils : montant d'argent faramineux

pour une vieille voiture qui n'avait pas mérité d'être assurée pour ses propres dommages, quatre longs jours à s'en priver, elle qui avait un rendez-vous le surlendemain chez son éditeur à l'autre bout de la ville et, ce matin, perte totale d'un avant-midi de travail. Sans parler de l'absence d'inspiration pour le reste de la journée, sinon de la semaine, à cause de la fatigue due à sa nuit blanche. À cause, surtout, de l'angoisse qui allait sans cesse la tenailler. Elle accentua son vacarme dans la cuisine jusqu'à ce qu'il devienne infernal.

Plus elle y songeait, plus elle soupçonnait la responsabilité de Rémi dans le fameux accident de la nuit dernière. Il en était capable, le scélérat ! Et si c'était le cas, il se garderait de l'avouer, elle n'en doutait pas un instant. À part ça, tout allait très bien, madame la marquise !

Allons ! Elle devait faire quelque chose, se changer les idées, sortir de la cuisine. Elle tenta de retourner à sa lecture, mais n'arriva guère à se concentrer. Comment éprouver de la compassion pour le Croate et son passé quand tant de problèmes l'assaillaient elle-même présentement ?

Et si elle se mettait au piano ? Interpréter de la musique, en dépit de son talent plutôt anémique, lui apportait autrefois un grand réconfort. Naturellement, les sons ramenaient ses émotions à la surface, autant la douceur et la tendresse à exprimer que la rage à évacuer. Il arrivait même que les lignes mélodiques la transportent dans une autre dimension, hors du temps et hors d'elle-même. Hélas, ces dernières années, elle ne trouvait plus le temps de s'exercer sur cet instrument.

Réussirait-elle, cette fois, à se concentrer suffisamment pour s'exécuter de façon convenable ? Qui sait si la musique ne l'emporterait pas loin de la réalité difficile de cette journée ? Si une composition musicale avait suffi à consoler le grand Ivan Solveye, pourquoi

ne pas essayer de l'imiter? Comment s'appelait cette pièce de Bach, déjà? Elle rechercha le nom dans la biographie de Solveye. *Jesus bleibet meine Freude*. Sait-on jamais si elle n'en possédait pas la partition dans un vieux cahier enfoui quelque part sur une tablette ou dans son banc de piano...

Elle faillit lancer un cri de joie en la dénichant, au fond d'une armoire, dans l'un de ses nombreux recueils de musique. Elle s'installa aussitôt au piano pour défricher la magnifique pièce d'exécution plutôt facile, d'abord écrite pour le chant. Mine de rien, ses doigts alertes découvrirent, sur le clavier, l'air de la prière d'espoir entonnée dans le motet de Jean-Sébastien Bach : « Jésus, que ma joie demeure... Il guérit toutes les blessures... »

Mentalement, elle remercia Solveye, le grand pianiste de réputation mondiale qui, par ses confidences biographiques, venait de lui rouvrir une porte vers la sérénité : la magie de la musique. Cette porte, elle la connaissait bien, l'ayant toujours possédée depuis sa prime enfance. Le temps était venu de l'ouvrir de nouveau.